

« Mes romans
constituent
des sortes
de parcours
d'apprentissage
de l'identité
humaine,
comme
le sont
souvent
les contes,
les légendes »

Biographie

Interview

Œuvres publiées
aux éditions
Gallimard Jeunesse
(et pistes pédagogiques)

Pierre-Marie Beaudé

FICHE AUTEUR



Biographie

Né le 31 octobre 1941 pendant la Seconde Guerre Mondiale à Saint-Pierre-Église, dans une famille de sept enfants dont il est le cinquième, Pierre-Marie Beaudé passe sa jeunesse auprès de la gare maritime de Cherbourg où faisaient escale les grands paquebots comme le *Queen*

Mary ou le *Queen Elizabeth*. Son père et ses grands-pères travaillaient tout près, à l'arsenal, où l'on construisait les sous-marins.

En 1952, il commence ses études secondaires à l'Institution Saint-Paul de Cherbourg. Il apprend le grec, le latin et l'anglais. En 1960, après son baccalauréat, il entre au grand séminaire de Coutances. Il commence alors l'étude de l'hébreu.

L'été 1965, il fait son premier voyage au Proche-Orient : Turquie, Syrie, Liban, Jordanie, Israël.

De 1966 à 1970, il étudie à l'université grégorienne et à l'institut biblique de Rome. Il commence son doctorat sur l'histoire de l'interprétation de la Bible et en fait sa spécialité. En 1971, il devient professeur au Centre d'études théologiques de Caen.

À cette époque, il commence à écrire des histoires pour le journal *Okapi*.



Après l'hébreu et le grec, il apprend l'araméen, l'allemand et l'italien. Il passe son dernier diplôme, une habilitation à diriger des recherches en sciences religieuses, à l'université Marc Bloch de Strasbourg en 1987, à l'âge de 46 ans. Il devient, en 1988, enseignant chercheur à l'université de Metz.

En 1987, il publie son premier roman pour la jeunesse : *Flora, l'inconnue de l'espace*, aux éditions Flammarion ; son deuxième roman, *Le Muet du Roi Salomon* est publié chez Gallimard, deux ans plus tard, et obtient le prix Erckmann-Chatrion. Pierre-Marie Beaudé a aussi été récompensé par le Grand Prix du comité français pour l'Unicef, en 1996, pour *Issa, enfant des sables*.

Depuis 1996, il a noué des liens avec l'université Laval de Québec et fait une dizaine de voyages au Canada, découvert le Saint-Laurent, la forêt. En 1999, il fait l'expérience de l'hiver pendant un séjour de plusieurs mois.

De ces voyages est né *Cœur de louve*, paru en 1999.

Aujourd'hui, il est professeur à l'université de Metz et écrit pour la jeunesse mais aussi pour un public adulte, notamment des textes sur les origines du christianisme : *Premiers Chrétiens, premiers martyrs* et *La Passion des premiers Chrétiens*, (Découvertes Gallimard).



Dites-nous en plus sur votre enfance...

Le bord de mer, les dimanches après-midi à la plage, où se retrouvaient les familles ouvrières de Cherbourg. Les bains, la pêche, les étrilles qu'on appelait des angettes, les pieuvres qu'on appelait des satrouilles. Le matin, quand j'allais à l'école, je respirais l'air très doux, au goût de sel, qui venait de la mer. La mer, c'est une présence de tous les instants. J'ai écrit dans *Leïla, les jours* : « On ne se lasse pas de la mer. Elle vous berce. C'est comme une peau qui vous enveloppe, un air que vous respirez ». C'est exactement l'impression que je retire de mes premières années. La mer est là, jamais loin, endormie ou furieuse, ou tranquille. J'entendais souvent la corne de brume, par les nuits de brouillard. C'est un son que vous n'oubliez pas.

Il y avait aussi le cri des mouettes au-dessus des maisons. Il y avait les corvées de varech, qu'on allait chercher dans des camions à bras et qu'on répandait dans les jardins comme engrais. Il y avait, tous les étés, la colonie de vacances, à Gouberville. J'y ai appris à nager.

Je lisais des B.D. comme Tintin. J'ai commencé la lecture de livres avec la collection « Signe de Piste ». J'avais dix ou onze ans. Ensuite, j'ai lu Jules Verne.

Nous n'étions pas vraiment pauvres, en tout cas pas des prolétaires, car nous avions des racines, mais la vie était rude ; il fallait nourrir sept enfants. Ma mère nous a élevés dans trois petites pièces, avant qu'on construise un étage à la modeste maison qu'avait bâtie mon arrière-grand-père. C'était une force de la nature. Il menait trois vies à la fois : le jour, il travaillait à l'arsenal, la nuit, il prenait sa barque et allait pêcher et, les jours de congé, il construisait une maison. Mes grands-parents et mon père avaient le sens du travail bien fait. Ils possédaient chacun un petit apprentis dans lequel ils réparaient, fabriquaient. Mon grand-père paternel avait installé une petite forge qu'on actionnait avec un pédalier de bicyclette relié au soufflet. Il forgeait les cercles pour les camions à bras et les tonneaux ; il fabriquait des objets de toutes sortes.

Écrire

Qu'est-ce qui a motivé votre passage à l'écriture ?

Écrire est une passion que j'avais tout petit. Il y avait pour moi quelque chose de magique à voir un texte signé de son nom paraître dans un journal. Le premier de mes textes publiés le fut dans le journal local. J'avais onze ans. Je faisais le compte-rendu d'un camp de jeunes. Ma mère l'avait fait relire par ma sœur qui l'avait rendu un peu plus vivant. Mes années d'études n'ont pas favorisé l'écriture de fiction : c'est très difficile d'apprendre la technique de lecture de manuscrits anciens, de lire Pascal ou Spinoza pour votre thèse et de vous adonner à l'écriture de fiction. Je suis arrivé tard en littérature, mais je ne le regrette pas ; j'y suis venu avec un univers culturel très riche qui nourrit mon écriture.

Comment naît le sujet d'un livre ?

Il y a souvent un déclencheur émotionnel : un film, une rencontre au cours d'un voyage. *Issa enfant des sables*, par exemple, est né

de deux voyages : l'un au Sahara avec des Touaregs, l'autre au Rwanda où j'ai rencontré des gens qui travaillaient dans l'humanitaire. Ensuite, il y a le temps de la mise en intrigue (ou scénario), ensuite l'écriture proprement dite. Souvent, quand j'ai écrit six ou huit chapitres du roman, j'entrevois la fin et je l'écris dans une sorte d'illumination. Il reste enfin à compléter les chapitres qui me conduiront vers cette fin.

Vos textes trouvent-ils leur inspiration d'expériences réelles, de rencontres, ou sortent-ils tout droit de votre imagination ?

J'aime mélanger le réel et l'imaginaire. J'invente des villages, des routes, des rivières et les situe dans une géographie réelle, à côté de noms existants. Si j'utilise des expériences vécues, j'ai besoin de les décaler, de les transformer. J'utilise mes carnets de voyage, les informations, les rencontres que j'y ai consignées ; mais je fais passer tout cela par le filtre de la fiction qui épure.

Êtes-vous un auteur qui raconte ou un auteur qui écrit ?

Pour moi, l'écriture est essentielle. Il y avait un dieu des scribes chez les anciens. Nabou, chez les Babyloniens ; Thot, le dieu à tête d'ibis, chez les Égyptiens. L'idée est que l'écriture apporte à l'histoire que je suis en train de raconter quelque chose de particulier, quelque chose de plus secret, de plus chuchoté. Thot est aussi associé à la lune, la lumière qui brille dans la nuit, pas celle du soleil qui écrase tout de sa clarté. Je travaille beaucoup l'écriture, non pas pour la compliquer, mais pour lui demander d'apporter des échos, des vibrations. Par exemple, dans *Issa, enfant des sables*, je parle d'une scène de chasse gravée sur la pierre par les hommes préhistoriques. Des chasseurs entourent une panthère. J'ai décrit les yeux de la panthère « comme deux lunes qui regardent le monde ». C'est ce type de travail d'écriture qui me range du côté « des auteurs qui écrivent ».

Écrire pour la jeunesse

Pourquoi écrivez-vous pour la jeunesse ? Est-ce un choix délibéré ?

Un jour, j'ai écrit un roman pour adultes, *Le muet du roi Salomon*. L'éditeur, Gallimard, m'a proposé de le publier dans une collection pour la jeunesse qui démarrait alors, « Page Blanche ». J'ai accepté. Depuis, j'ai continué à écrire la plupart de mes romans dans des collections pour la jeunesse. J'ajoute que j'y trouve une grande liberté pour développer le type de littérature qui me convient. En effet, le temps de l'adolescence est celui des apprentissages, des initiations, des passages. Or beaucoup des textes anciens que je fréquente se présentent sous forme de voyages initiatiques où les héros engrangent des expériences en cours de chemin (pensez à *l'Odyssee*, à *l'Exode*, à *l'Épopée de Gilgamesh*). Je trouve donc là une bonne façon de faire l'unité.

Vos romans sont souvent un hymne à l'humanité.

Voulez-vous partager des valeurs ?

Je n'ai aucun goût pour injecter des valeurs dans les mondes que je construis. Si j'écris l'histoire d'une petite aveugle, comme dans *Leïla, les jours*, ce qui prend toute mon énergie, c'est d'habiller son histoire avec des détails très concrets, non avec des valeurs. Cela dit, tout roman met en place des valeurs. Chez moi, il y a une valorisation de la vie nomade ; la vérité est très souvent du côté de ceux qui sont en mouvement. On me dit que mes personnages ont quelque chose d'hérétique. Je crois surtout qu'ils sont engagés

dans des sortes de rituels d'existence. Ce qui m'intéresse, c'est de les engager dans des façons justes et vraies, d'être au monde, de respirer, d'affronter la vie, l'amour, la violence, la mort. Le fil rouge de mes personnages, c'est le désir. Une psychanalyse m'a d'ailleurs appris combien il est douloureux et difficile de se donner le droit de désirer vraiment.

Vous avez écrit des textes dans un cadre humanitaire. Est-ce important vis-à-vis de la jeunesse? Est-ce le rôle de l'écrivain? Question difficile, surtout aujourd'hui où l'on a vite fait de soupçonner les artistes et les hommes politiques de se promouvoir grâce à l'action humanitaire. Ce qui prime à mes yeux, c'est la qualité littéraire du texte qu'on écrit. S'il peut aider les jeunes à découvrir l'urgence des problèmes humanitaires dans le monde, tant mieux. Qui saurait le reprocher?

En quoi la relation avec les animaux est-elle primordiale pour vous puisqu'elle traverse presque toutes vos œuvres?

L'intérêt pour les animaux me vient, je crois, de ma connaissance des textes anciens, mythes, légendes, contes, car on y trouve tout un bestiaire. Mes études m'ont permis de comprendre que, pour découvrir qui nous sommes, nous devons nous intéresser à ce que nous ne sommes pas. La frontière entre les animaux et les hommes existe, mais en même temps nous rêvons souvent de l'effacer. Quand je lis les vieux mythes, je vois toujours un animal se transformer en humain et vice versa. Dans mes romans, je mets mes héros en situation de transgresser cette frontière. Mais ils retournent toujours dans le monde des humains. Mes romans constituent des sortes de parcours d'apprentissage de l'identité humaine, comme le sont souvent les contes, les légendes.

Un professeur écrivain

Quel lien y a-t-il entre vos préoccupations d'universitaire et votre écriture?

Quand j'enseigne le mythe d'Attra-Hasis, les textes de la Genèse ou l'épopée de Gilgamesh, je suis dans des récits, dans des «histoires» si vous voulez. Ces histoires, qui paraissent fantaisistes aux yeux des lecteurs trop pressés, sont de merveilleux instruments pour parler du monde, de l'homme et de la femme, de la sexualité, de la mort, de la violence, de la rivalité entre frères, de la gémeité, et j'en passe. On dit que les mythes ont une fonction instauratrice, c'est-à-dire qu'ils permettent de mieux comprendre et de mieux fonder le réel. Cette culture acquise par mes études fournit le fonds où je puise pour écrire mes romans. Elle génère assez naturellement une écriture à destination des adolescents qui affrontent, eux aussi, dans le passage à l'âge adulte, la mise en place d'un univers cohérent. Lire les vieux mythes, c'est acquérir une sensibilité anthropologique et ethnologique. Cela se retrouve dans mon écriture. Je ne sais pas écrire de romans miroirs; je sais, en revanche, raconter l'histoire d'une vieille femme restée seule dans un village abandonné du Sahara, celle d'un vieux fou qui se nourrit de lézards, ou d'un professeur qui passe sa retraite à creuser les sables pour retrouver la bibliothèque qu'une tempête de sable a enfouie sous la dune. De telles intrigues me permettent de bien dialoguer avec ce que je connais par mes études universitaires.

Quelles influences littéraires marquent votre écriture?

Deux rivières mélangent leurs eaux en moi. La première charrie ma connaissance de la littérature antique; la seconde porte ma connaissance de la littérature plus récente, française ou étrangère. Le livre qui m'a le plus marqué est sans conteste *Le rivage des syrtés*, de Julien Gracq. Mon frère aîné me l'a fait découvrir quand j'avais dix-sept ans. Je l'ai relu trois ou quatre fois depuis et j'ai découvert toute l'œuvre de Gracq. Je ne savais pas, alors, qu'on pût écrire avec tant de force, avoir une écriture aussi suggestive. De plus, Gracq est un auteur «géographique», et cela correspond à ce que je suis. Autrement, j'ai lu tout ce qu'un étudiant de mon époque pouvait lire: Camus, Sartre, Giono, Malraux, Beckett... J'ai aussi le souvenir de mes lectures américaines: Hemingway, Steinbeck, plus tard Saul Bellow. Mais aussi les Sud-Africains André Brink et Nadine Gordimer, et les Sud-Américains, et encore les Italiens: Pavese, Calvino, Buzzati, Tabucchi, Baricco, Erri de Luca, que je lis en italien.

Pourquoi ne pas faire revivre le monde biblique à travers vos écrits puisque vous le connaissez si bien?

Il m'arrive de puiser dans la littérature biblique pour construire tel ou tel aspect de mes personnages. Par exemple dans *Leïla, les jours*, mon héros Soufiane, parti à la recherche de Leïla dans les rues de Tanger, pourrait rappeler, à qui connaît ce texte, la femme du *Cantique des Cantiques* à la recherche de son amant. Ce type d'intertextualité discrète est assez fréquent dans mes livres. Mais je ne veux pas transformer en matière romanesque tous ces textes que j'analyse depuis des années. La littérature est pour moi un espace de totale liberté et je ne désire être l'esclave d'aucun écrit ni d'aucune période de l'histoire. Je sais tout ce que je dois à ceux qui m'ont formé et appris, mais je revendique une parole libre. L'écriture est mon vrai pays. Je ne l'échangerais pour aucun autre.

Continuez-vous à beaucoup voyager?

Oui, je continue à voyager. Ces dernières années, j'ai surtout fréquenté le Québec pour ma recherche et l'enseignement. J'y ai fait dix séjours et passé environ une année de ma vie. Je voyage aussi pour le plaisir. Récemment, je suis allé faire le tour du Svalbard, un archipel norvégien, sur un petit brise-glace russe. J'ai goûté au charme de la banquise, observé les phoques, les morses, les rennes et les ours polaires, avec l'impression d'être au bout du monde! Je choisis mes voyages en fonction de mon amour des grands espaces. Sahara, forêt canadienne, le Saint-Laurent, l'Islande, la banquise. Mon rêve serait de passer un mois sur un cargo avec pour seule occupation de regarder la mer. Je ne choisis pas un voyage avec l'idée de préparer un roman. Mais je sais que ces voyages, l'espace, les animaux, les baleines, les ours, les morses, nourriront mon imaginaire. Je suis d'abord un auteur géographique.



Pierre-Marie Beaude

Tous les textes peuvent être étudiés en sixième ou en cinquième, suivant le niveau des classes.



Issa, enfant des sables

Folio Junior n° 1220 - 126 p
4,90 €

Dans un village d'Afrique, au cœur du désert, la famine fait rage. Les puits sont asséchés. Adouna, son fils Issa, déjà atteint par la dénutrition, et son mari Okoboé, un Touareg, sont obligés de quitter le village où les méchancetés commencent à les atteindre. Le touareg emmène alors sa famille

chez les siens, comptant trouver là-bas eau, nourriture et chaleur humaine. Après cinq ou six jours de marche, le vide attend la famille. Le village a été abandonné. L'enfant se meurt et lorsque l'aide humanitaire survient, tout sera fait mais en vain. Il est déjà trop tard.

Pistes pédagogiques

- C'est un roman dur à appréhender par les souffrances qu'il dépeint et par la prise de conscience qu'il demande. Aussi semble-t-il difficile de faire une analyse littéraire traditionnelle qui banaliserait la famine et la mort. Dans un premier temps, on pourra travailler sur la temporalité car le roman est fait de nombreux retours en arrière, moments où les personnages évoquent avec nostalgie un passé heureux. Ce sera l'occasion de travailler sur les temps, sur la notion de passé au sein du récit, sur l'intrusion du souvenir et d'éclairer aussi la psychologie de chacun des personnages.

- Surtout, on pourra engager les élèves dans un travail «citoyen». Avec l'aide d'autres enseignants, il est possible de faire des recherches sur les régions du monde touchées par la famine et par la pénurie d'eau. Ensuite on mobilisera les élèves pour essayer de trouver des articles qui parlent de la faim et voir ce qui est proposé. Différents organismes peuvent être contactés. Dans le cadre de cette sensibilisation on pourra constituer des panneaux au CDI et deux types de travaux d'écriture pourront être reliés au livre : une lettre de Marie, le médecin de l'aide humanitaire, évoquant le difficile moment qu'elle a vécu avec Adouna et l'enrichissement qu'elle en a tiré mais aussi un article de presse dénonçant à partir du cas de cette famille, les difficultés rencontrées par les populations et l'indifférence des pays dits civilisés. On amènera ainsi les élèves à l'écriture argumentative et aux techniques de persuasion tout en restant modeste.

Jeremy cheval

Hors-piste n° 11 - 192 p - 9,50 €

Jeremy a été recueilli par les Norton alors qu'il n'était qu'un bébé. De sa famille, il ne lui reste qu'un petit morceau de couverture. Il grandit, élevé et aimé par sa mère adoptive mais négligé par le père. À la mort de Mme Norton, il vit dans la ferme livré à lui-même, aidant à nourrir les bêtes, souvent brutalisé par le fermier. L'arrivée d'un cheval indien le décide à quitter cet univers qui n'est pas le sien et à essayer de retrouver sa famille. Il suit l'apalooça qui s'est enfié et va subir

une étrange transformation : il devient lui-même un cheval. Il va alors devoir vivre avec la troupe mais aussi se plier à ses règles, surmonter les dangers, jusqu'au jour où il aperçoit des Dakotas Sioux. Leur costume ressemble étrangement à sa petite couverture : Jeremy devine qu'il est face aux siens. Il est alors prêt à redevenir humain et à regagner sa tribu.



Pistes pédagogiques

Ce roman s'adapte autant aux sixièmes qu'aux cinquièmes, d'un bon niveau de lecture car le roman est copieux. Le sujet étant une longue quête de soi-même au milieu des chevaux, on pourra demander aux élèves de retrouver les étapes de la vie des apalooças, leurs différentes occupations et déplacements, leur environnement. On pourra introduire l'étude du point de vue. Jeremy passant de l'état d'humain à celui de cheval puis vice versa, on tentera avec les élèves de voir en quoi le récit est marqué par cette nouvelle identité, le vocabulaire convoqué. De la même façon que Jeremy devient un cheval, on pourra faire imaginer aux élèves qu'ils deviennent un animal et qu'ils racontent leur expérience.

introduire l'étude du point de vue. Jeremy passant de l'état d'humain à celui de cheval puis vice versa, on tentera avec les élèves de voir en quoi le récit est marqué par cette nouvelle identité, le vocabulaire convoqué. De la même façon que Jeremy devient un cheval, on pourra faire imaginer aux élèves qu'ils deviennent un animal et qu'ils racontent leur expérience.



Cœur de louve

Folio Junior n° 1280 - 308 p - 5,90 €

En 1871, au moment de la Commune, Mauve et son père, qui rêvent d'un monde meilleur, se rendent sur les barricades. Le père est tué tandis que la jeune fille est emprisonnée. Elle ne ressort qu'à l'âge de 20 ans, affaiblie, malade et seule. Avec l'aide d'un ami de son père, elle embarque pour le Québec. Le bateau échoue et la jeune fille va alors s'installer dans cette partie sauvage du Québec, ayant pour voisins des Indiens. La rencontre avec la louve Wakonda, qu'elle considère comme sa sœur animale, et l'amour de John vont l'aider à surmonter ses démons et à voir enfin l'avenir sereinement.

Pistes pédagogiques

- Le roman est complexe et demande de bons lecteurs. Il s'ouvre sur une période historique qu'il sera bon d'étudier un peu, notamment en expliquant l'arrière-plan politique, les motivations des Communards, les conditions de vie des Français, les prisons et la personne de Louise Michel, évoquée par Mauve. Avec le professeur de géographie, on constituera une carte pour situer les lieux dans lesquels se déroule l'histoire.
- On pourra, dans un premier temps, étudier les deux éléments constitutifs du roman – le récit et le journal intime – et voir ce qui fait leur particularité. Ce mélange des deux est d'ailleurs l'occasion de multiples pistes d'écriture, notamment sur les épisodes

Pierre-Marie Beaudé

Tous les textes peuvent être étudiés en sixième ou en cinquième, suivant le niveau des classes.

qui n'ont pas été transcrits dans le journal de l'héroïne.

- Le programme de cinquième accorde une large place aux dialogues. Le roman se prête à ce travail et à l'étude de toutes ses formes. Il permet aussi de s'interroger sur la façon de l'insérer dans le récit et sur son intérêt.

- Enfin la découverte des grands espaces peut attirer les élèves. On pourra imaginer de faire constituer le journal intime de Mauve avec des parties documentaires sur la nature, les animaux, en s'aidant de photos mais aussi de dessins, avec un travail sur le vieillissement des photos pour les personnages, mais aussi en insérant les parties reconstituées du journal en expression écrite et quelques parties simplement recopiées, le tout formant ainsi une autre œuvre, plus personnelle.

La maison des lointains



Scripto - 176 p - 8,50 €

Jan et ses parents se sont installés dans une ferme, en Namibie. Avec l'aide de Kaboko, un employé africain, Jan apprend à respecter la nature et s'imprègne de la façon de penser des habitants. La vie de Jan est bouleversée par l'accident de ses parents qui se tuent en camion. Il quitte alors la ferme et se dirige vers la mer. Jan s'aperçoit qu'il est suivi puis protégé par une lionne. Une complicité s'installe alors entre eux.

Pistes pédagogiques

- Dans un premier temps, on pourra faire appel au professeur de géographie pour préciser le cadre. Puis on demandera aux élèves de collecter des images dans des revues afin de constituer un album illustrant le roman, faisant ainsi découvrir la nature, la population, la végétation du veld, les animaux. Ce travail de réalisation pourra mobiliser la révision des types de textes informatifs mais aussi obliger les élèves à savoir présenter des documents.

- On pourra aussi travailler autour de la figure de Kaboko, qui fait intervenir l'univers du conte africain. On demandera alors aux élèves de relever les passages du conte et de travailler sur la structure du récit de l'oryx. On pourra aussi construire l'étude du roman autour de la temporalité : les personnages sont constamment dans l'attente – de la pluie, de l'arrivée du gibier, du retour du père...

- Étude des temps mais aussi de toutes les notions temporelles, travail sur les techniques de ralentissement de l'action.

- Enfin, l'auteur utilise une langue poétique, faite de comparaisons, de métaphores et de personnifications, et le travail sur la langue enrichira cette approche de la prose poétique.

- On pourra, en conclusion, imaginer comment l'expérience vécue par Jan et la lionne peut prendre la dimension d'un conte qu'il pourrait raconter aux siens. On aura ainsi une nouvelle exploitation des étapes du conte et on demandera aux élèves de soigner leur style en utilisant les figures de style étudiées.



Ocre

Folio Junior n° 1177 - 80 p - 2 €

Doumo est un jeune Africain atteint de la polio. Ses frères et demi-frères lui font subir toutes sortes d'humiliations qui le poussent peu à peu à s'enfermer et à vivre à l'écart des autres. Sa rencontre avec Papa M'bo, le sculpteur, va enfin sortir Doumo de sa solitude et de son désarroi. C'est le début d'un long apprentissage...

Pistes pédagogiques

- Cette courte nouvelle est destinée à des lecteurs de sixième et sera bienvenue après une séance sur le conte : le récit se construit à la manière d'un conte, avec un héros en quête d'un idéal. On pourra dans un premier temps tenter de relever ce qui appartient véritablement à l'univers du conte et notamment du conte africain. Ce sera l'occasion d'approfondir cet univers en en faisant lire aux élèves et en leur demandant de les raconter à leurs camarades, en essayant d'utiliser les techniques de récit africaines. L'inscription dans l'univers africain permet aussi un travail de vocabulaire à partir du texte et une recherche sur la réalité que recouvrent ces mots. Comme tout héros de conte, Doumo est un être à part et on déterminera ce qui en fait un héros de conte. Les élèves classeront aussi les autres personnages en adjuvants et opposants. Le récit étant au passé on en profitera pour revoir ces temps mais aussi, à partir de l'étude de l'imparfait, pour étendre à une leçon d'orthographe qui permettra de différencier les sons «é» et «è» et leurs différentes graphies (la page 16 offre différentes pistes).

- Plus que l'expression écrite, c'est l'expression orale qu'on s'attachera à travailler avec ce livre, notamment en demandant aux élèves de s'approprier un épisode de la nouvelle puis de le jouer devant ses camarades.

À signaler

Fleur des neiges

Album - 44 p. - 12 €

Un livre qu'on ne manquera pas de faire lire en sixième, pour mettre à profit les travaux sur les contes et participer à un travail sur les signes et l'écriture.



Leila, les jours

Scripto - 160 p. - 8 €

Vient de paraître : un texte beau et émouvant sur la quête des origines.